

Bigflo & Oli : “Notre père, argentin, a été clandestin en France pendant des années”

- [Valérie Lehoux](#)

Les rappers toulousains, champions des ventes de disques, viennent de sortir leur troisième album, “La Vie de rêve”. A 22 et 25 ans, les deux frères y affichent une maturité nouvelle, les débarrassant de leur étiquette “rappers pour enfants”.

Vous sortez votre nouvel album en version classique mais aussi en version luxe, sous la forme d’un petit livre avec une bande dessinée. Etonnant, à l’heure où la musique s’écoute de façon dématérialisée...

Bigflo : Justement ! Les gens de notre génération qui achètent nos albums le font surtout pour nous soutenir. Presque de manière militante. Alors que souvent, ils n’ont même pas de lecteur CD ! Ils posent le disque sur une étagère puis nous écoutent en streaming. Tant qu’à faire, on a eu envie de leur proposer un bel objet, avec un livre.

Vous vivez depuis trois ans un succès assez vertigineux. Cela vous oblige-t-il à plus d’exigence ?

Oli : Notre processus d’écriture et de composition n’a pas changé depuis le début ; nous nous enfermons tous les deux dans un studio, toujours le même, à Toulouse. D’ailleurs quand on enchaîne des semaines de travail sans sortir, on en oublie presque que nous sommes connus. C’est un choc de remettre le nez dehors !

Bigflo : Depuis le début, nous tenons à être vigilants dans notre manière de faire de la musique, et d’aborder les sujets qui nous importent. Nous avons grandi en écoutant des rappers ; leur vision du monde était aussi importante pour nous que des courants philosophiques. Pour celles et ceux qui nous

suivent aujourd'hui, nous nous devons donc d'être responsables. Et je pense sincèrement que ce nouvel album va plus loin que les précédents, dans les arrangements et dans les textes.

Une chanson l'illustre parfaitement : *Rentrez chez vous !*, qui évoque de façon très maligne le sort des réfugiés...

Bigflo : Ce thème nous touche, de par notre histoire. Toute une partie de notre famille est algérienne, et notre père est Argentin. Il est arrivé ici sans papiers. Clandestin en France pendant des années.

Réfugié politique ou immigré économique ?

Oli : Ni l'un ni l'autre, il est venu pour des raisons artistiques. Il était artiste de cirque, faisait des bolas, un art traditionnel argentin ; il était aussi guitariste et chanteur. Il a donc fait la tournée des cirques en Europe, jusqu'à ce qu'un cirque l'abandonne en France, pays dont il est tombé amoureux.

Bigflo : Donc forcément, ce thème de l'immigré, ou du réfugié, nous touchait. Mais pendant longtemps, nous n'étions pas prêts à écrire dessus. Je ne voulais pas qu'on se contente de raconter l'histoire de quelqu'un qui traverse les mers et les frontières. Trop bateau...

Oli : Comment l'écriture de cette chanson s'est-elle débloquée ? Je ne sais plus. Toujours est-il qu'au lieu de parler de quelqu'un d'autre nous nous sommes imaginés nous-mêmes dans une guerre : qu'est-ce que nous ferions sous les bombes ? Plutôt que de donner des leçons, nous préférons soulever des questions, lancer des pistes de réflexion. Et pour accompagner le voyage sur ce morceau forcément particulier, qui dure sept minutes, nous avons fait venir un ensemble de cordes et un guitariste de flamenco.

Ce n'est pas du tout dans les codes du rap...

Oli : Le guitariste, Serge Lopez, nous a vus grandir ; il traîne dans l'entourage de notre père depuis des années. Les cordes, elles, s'expliquent par notre expérience au Conservatoire. Nous y sommes restés dix ans chacun. J'ai étudié la trompette et Flo, la batterie. Nous avons passé notre enfance à entendre des bribes de basson, de violon ou de trombone... Il était logique que cela entre dans notre ADN.

Reste que c'est le rap qui vous a attirés !

Bigflo : Nous avons toujours été fans de cette musique. J'ai commencé à rapper quand j'avais 11 ans... Le rap est un genre très jeune, en pleine mutation. Il existe désormais plusieurs styles de rap, comme il y a des rocks alternatif, metal, progressif, etc. A chacun d'essayer d'y ajouter sa touche personnelle.

Oli : D'ailleurs, sur l'album, certains morceaux sont proches de chansons assez classiques.

Bigflo : Je crois que depuis longtemps les rappeurs ont envie de chanter, sauf qu'ils n'osaient pas. Par fierté. Maintenant, des artistes comme [Stromae](#) ou [Eddy de Pretto](#) mélangent tous les styles sans complexe. Le rap grand public devient la nouvelle variété. Notre but, c'est de montrer qu'il peut apporter bien plus que ce qu'en disent les caricatures. Nous rêvons de toucher un public a priori peu sensible au rap... Il ne faut pas oublier qu'à ses débuts le jazz était mal considéré. Le rock aussi, qualifié de « musique du diable ». Sans doute que chaque génération a tendance à penser que la musique de son enfance, dont elle ne peut pas se défaire, est la meilleure du monde.

En tout cas, vous ne semblez pas vous être contruits en opposition à vos parents...Bigflo :

Nous n'avons jamais fait du rap pour dire : « *Papa, maman, vous me saoulez, allez voir ailleurs.* » Mais plutôt pour qu'eux nous disent : « *C'est génial ce que vous faites.* » Ils ont été notre premier public : tout jeunes, on leur rappait nos chansons dans le salon. On en a gardé des automatismes : pas trop de vulgarité dans les textes, sinon ma mère nous en aurait collé une tout de suite. Et des textes intelligibles, sans verlan, pour notre père, qui a du mal à comprendre un français trop rapide. Tout cela nous a forgés. C'est même peut-être l'une de nos grandes particularités. Ce n'est pas pour rien que nos parents figurent sur la pochette de *La Vie de rêve*.

Cela renforce votre image d'enfants sages, qui pourtant vous agace...

Oli : On en joue aussi, la preuve. Et puis c'est la réalité : nous avons été des enfants sages, avec de bonnes notes à l'école. Sans que ce soit rose en permanence, nous avons toujours eu du respect pour nos parents.

Bigflo : Souvent, on essaye de nous déstabiliser en nous lançant : « *Vous, vous êtes les rappeurs gentils* »... Et alors ? Dire à quelqu'un qu'il est gentil devient presque une insulte. Tout le monde essaye de jouer le méchant, sur scène, dans la rue. Ça donnerait du style. C'est le signe d'une génération désabusée, qui se prend non-stop des mauvaises nouvelles dans la tête et qui se méfie des gens heureux et gentils. Ils sont pris pour des naïfs. Or on n'aime pas la naïveté.

Mais dans l'un de ses tout derniers morceaux, Orelsan fait ses excuses à sa famille, dont il s'était moqué...

Oli : Ce morceau nous a étonnés. Personnellement, il m'a fait du bien. Avec toute l'admiration que je lui porte, j'avais trouvé ses critiques un peu dures...

Bigflo : Qu'il le veuille ou non, le rap s'adoucit. Même pour ceux qui affichaient une posture de gros dur intouchable. Certains se montrent avec leurs enfants sur Instagram. [Roméo Elvis](#) ou Nekfeu parlent d'amour, et même d'échec amoureux ! Lomepal pose sur sa pochette maquillé comme une femme, avec le mascara qui coule comme s'il venait de pleurer... Impensable il n'y a pas si longtemps.

Oli : Sans parler de Joey Starr, qui a amené ses deux enfants sur la scène de Bercy... Bref, les rappeurs comment à accepter leur sensibilité. Pour la cause gay, le discours très assumé d'Eddy de Pretto fait bouger les lignes.

Selon vous, qu'est-ce qui a provoqué ce changement d'attitude ?

Bigflo : Il faut bien voir que les jeunes de moins de 20 ans vivent immergés dans les réseaux sociaux ; ils reçoivent des signaux contradictoires de tous les côtés, et ils font leurs choix là-dedans, sans plus avoir besoin de codes normés. Encore une fois, quand Lomepal se montre maquillé, c'est une façon de dire : « Laissez-moi faire du rap comme je le veux. Si ça vous dérange, je vous emmerde. » C'est une façon de mettre à mal les clichés. Dans le rock ou dans la chanson, on a le culte des anciens ; c'est beaucoup moins net chez les nouveaux rappeurs, qui remettent volontiers en cause leurs prédécesseurs. Et c'est peut-être ce qui aide le rap à rester jeune.

Vous, vous n'adoptez pas cette attitude de rupture. Vous citez volontiers Orelsan comme figure tutélaire...

Bigflo : Orelsan a ouvert une porte immense pour nous, gens de province. Il a débarqué dans le rap alors qu'il ne venait ni de Paris, ni de Marseille, mais de Caen. Quel choc ! En plus, il ne sortait pas d'une banlieue difficile. C'est un fils d'enseignants qui assume ses origines sociales. Et puis il n'a jamais joué le beau gosse qui collectionne les filles, au contraire. Il y a dix ans, c'était très nouveau. Je m'y suis reconnu.

Oli : Mais nous avons aussi beaucoup écouté Booba. Orelsan parle d'une France réaliste, sans frime, alors que les disques de Booba ressemblent à des films d'action ; ils font rêver, autant que les westerns dans les années 60 ! Ce sont deux faces du rap, qui, au-delà de styles différents, demeure un état d'esprit : par nature, cette musique se construit en réaction à la société, et elle absorbe en permanence l'actualité. Dans deux semaines maximum, vous pouvez être sûr qu'on va entendre « *gilets jaunes* » dans les punchlines.

Justement, vous dites souvent que vous vous adressez à « la France silencieuse ». Qu'entendez-vous par là ?

Bigflo : Au début de notre carrière, nous avons souffert de ne pas être dans le cercle des branchés parisiens. Nous arrivions avec nos petites histoires de vie quotidienne à Toulouse... On nous a regardés de haut. Pourtant, on remplissait

des salles partout. Une espèce d'énigme pour le microcosme parisien qui se demandait bien qui pouvait bien venir nous écouter. En fait, je crois que nous parlons autant au mec de 24 ans qui fait des études de commerce à Bordeaux qu'à la fille de 15 qui grandit à Nancy et qui n'est pas sur Twitter... Des gens ordinaires, qui ne ressemblent pas forcément à des top-modèles, et qui se reconnaissent dans nos textes. Nous rapons sans posture. Pour celles et ceux qui nous aiment, nous sommes un peu comme des frères. Des mecs normaux, venus d'un milieu simple, qui ont réussi à vivre leurs rêves.

Alors que votre album vient à peine de sortir, vous annoncez une pause de plusieurs mois, juste après votre grand concert parisien du 8 décembre. Pourquoi ?

Oli : Nous tournons non-stop depuis presque trois ans. Il est temps de se poser un peu. Mais nous reviendrons sans doute après l'été, pour quelques très gros rendez-vous... D'ici là, on se sera ressourcés à Toulouse.

Et si sur le chemin vous croisez Booba à Orly, vous le défiez, ou vous partez en courant ?

Bigflo : On lui demande un selfie !

La Vie de rêve, Polydor.